

« Avant-propos : cohérence et continuité ou fatigue et piétinement? »

Renald Bérubé

Voix et images du pays, vol. 7, n° 1, 1973, p. 7-10.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/600266ar>

DOI: 10.7202/600266ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

AVANT-PROPOS

Cohérence et continuité ou fatigue et piétinement ?

La lecture des textes qui composent ce numéro de *Voix et Images du Pays* a quelque chose de passionnant (stimulant) et d'agaçant (frustrant ? déprimant ?) tout à la fois. Ce qui n'est pas contradictoire, bien au contraire ; en tout cas, si contradiction il y a, il ne faut pas oublier que le principe de contradiction est un principe dynamique et qu'il n'est paralysant que pour les hésitants chroniques. (Ou que si la contradiction s'avère finalement insoluble ; cela revient à dire que l'on est toujours forcé d'admettre que rien n'est jamais aussi simple qu'on l'avait d'abord cru. Bon.)

Reprenons : la lecture des textes qui composent ce numéro de *Voix et Images du Pays* a quelque chose de passionnant (stimulant) et d'agaçant (frustrant ? déprimant ?) tout à la fois. Je veux dire : après lecture du texte de Richard Giguère, « D'un « équilibre impondérable » à une « violence élémentaire », je suis forcé d'admettre que tout en restant fidèle à nous-mêmes, tout en conservant le sentiment de la précarité de notre situation, nous nous transformons et nous évoluons. L'évasion aérienne et éthérée ne nous satisfait plus, nous voulons posséder et utiliser le feu de la forge centrale. Et puis je lis l'article de Maximilien Laroche, « Sentiments de l'espace et images du temps chez quelques écrivains québécois » ; je suis alors obligé de convenir que bien peu de choses nous appartiennent, sinon notre passé et la nostalgie, sinon « je me souviens ». De même, je dois admettre que Desrochers avait déjà pressenti des choses que nous croyons découvrir aujourd'hui, mais qu'Agaguk, en dépit de ses hauts cris et de ses poings levés, finit par se laisser prendre au piège du matriarcat.

Reprenons notre formule d'une façon différente : la lecture des textes qui composent ce numéro de *Voix et Images du Pays* a quelque chose de stimulant — nous restons fidèles à nos préoccupations essentielles, notre quête d'iden-

tité et d'autonomie ne se dément jamais. Mais, et c'est là que les choses se gâtent et deviennent agaçantes, cette quête semble se moduler et se remodeler indéfiniment, se contentant souvent de sa propre fidélité à elle-même et de quelques sursauts sporadiques d'affirmation, de quelques victoires tranquilles qui viennent couronner « trois siècles de patience ». (Je pense à *Trente Arpents* de Ringuelet ; le temps de cette œuvre est un temps essentiellement répétitif. Nous sommes mis en présence de quatre générations de la famille Moisan ; à quelques petites exceptions près, le quatrième, celle d'Hormisdas, conserve les mêmes attitudes et répète les mêmes gestes que celle de l'oncle Ephrem, qui était de la première génération.)

Retournons un peu en arrière. Dans les années 1950, nous avons appris une nouvelle forme de résistance — la résistance à l'envahissement politique de l'après-guerre. Duplessis résistait au fédéral et *Cité libre* résistait à Duplessis. (Depuis ce temps, *Cité libre*, se servant trois fois des oripeaux de la colombe, a pris le pouvoir au fédéral : la cité s'est policée sinon militarisée.) Dans les années 1960, un grand souffle de renouveau balaya nos contrées (et bien d'autres aussi) : nous apprenions nos faiblesses à l'ombre d'une politique de grandeur et nous nous donnions des moyens nouveaux d'affirmation : caisse de retraite, nationalisation des ressources hydro-électriques, ministère de l'Éducation, etc. Des groupes, des personnes, des œuvres virent le jour, nous révélant des facettes oubliées de nous-mêmes : *les Insolences du Frère Untel*, *Parti pris*, le R. I. N. (et parfois, *There [was] a Bomb in the Mailbox*). Confiants (rêveurs, naïfs), nous regardions l'équipe du tonnerre nous rendre maîtres chez-nous — elle avait notre appui et nous bombions le torse. Et puis, les choses se mirent à languir ; nous conservions nos espoirs malgré tout : l'Expo et la Manic, c'était nous, et certain cri, depuis certain balcon, nous avait secoués. Coup dur : la loi 63.

Et nous nous retrouvons au début de la décennie 1970. Que faisons-nous ? Nous consolidons, pour employer un mot qui s'avère bien utile par les temps qui courent, et qui cache peut-être nos hésitations et notre piétinement. Plus justement : nous vivons sur le vieux-gagné — comme disait mon père quand un présent ingrat le forçait à vivre sur un air d'aller antérieur ou sur le fruit de ses efforts passés — des bonnes années de la décennie 1960. Après un joyeux zigouillage dans nos valeurs traditionnelles, nous ressentons fortement la tentation de retourner au temps répétitif de *Trente Arpents* ; peu habitués à l'accélération de l'histoire, nous tentons de reprendre notre souffle et nous essayons de reprendre pied — et nous hésitons : allons-nous créer, allons-nous nous contenter d'imiter ? Le goût nous revient de parler du passé et de l'avenir — et d'oublier

d'habiter le présent (créer/imiter, passé/futur : éternelle ambivalence du colonisé). Et alors, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche de notre horizon, naissent les prophètes de tout acabit : les fossiles anachroniques font resurgir le *law and order* de nos craintes passées mais demeurées à fleur de peau, les tenants de valeurs nouvelles apparaissent le temps d'un éclair pour nous foudroyer de vérités tellement évidentes qu'elles seront demain remplacées par des évidences plus évidentes encore. Et puis, fatigués, lassés, déchirés et déçus nous envahissons le Forum (non — nous regardons *la Soirée du hockey* à la télévision) dans l'espoir de voir Pierre Bouchard infliger une raclée à Ivan Boldirev — nous saurions alors que la tradition des Jos Monferrand et des Louis Cyr n'est pas morte. Que le règne des athlètes propres, polis, bien payés et bien intégrés, à la Jean Béliveau, n'a pas fait disparaître les résistants héroïques du type Maurice Richard. Qu'il est encore des projections de nous-mêmes auxquelles nous pouvons, en toute décence, nous identifier.

Mais est-il possible de vivre longtemps par illusions interposées ?

* * *

Cohérence et continuité ou fatigue et piétinement ? Voici deux textes qui, mieux que je ne saurais le faire, résument l'ambivalence de notre situation et de nos sentiments. Le premier est de Richard Giguère qui signe l'une des études comprises dans ce cahier ; ce texte est extrait d'une lettre qu'il me faisait parvenir, depuis son lointain Vancouver, à la suite d'un séjour au Québec. Le second est de Claude Morin, et il est extrait du *Maclean* de janvier 1973.

Dernière impression : je savais qu'il se publiait beaucoup de choses sur la Nouvelle-France, mais cela m'a quand même surpris. Ces livres sur la civilisation de la Nouvelle-France te sautent aux yeux tellement ils sont nombreux dans les vitrines de toutes les librairies. Qu'est-ce à dire ? Les Québécois se replient sur leur passé, comme nous le demandait l'abbé Groulx, parlent de la lointaine Nouvelle-France pour oublier leur condition présente ? Ou bien, par ce retour dans le passé, par cette recherche systématique inaugurée par *Parti pris* entre autres, il s'agit pour le Québec de retrouver son vrai visage, d'aller puiser aux sources vives, de bien se rappeler ce que l'on est, ce que les ancêtres voulaient accomplir en venant en Nouvelle-France. Sans doute y a-t-il un peu de ces deux choses dans la production actuelle de livres d'histoire, de civilisation, d'ethnologie. C'est Godbout qui disait, dans un texte écrit lors des événements d'octobre 70, que le Québécois est demeuré profondément *habitant*, buté, obstiné

dans son rêve pastoral : il « habite », il a pris possession, il est sur sa terre et il y est pour longtemps. Ce désir de retour à la civilisation de la Nouvelle-France me semble une des racines que l'habitant se plaît à sentir, question d'aller voir jusqu'à quelle profondeur son rêve est ancré, et bien ancré. « Chant du cygne », disent certains ; « un peuple qui se sent à l'heure de la mort aime se retourner avec nostalgie sur son passé ». Je ne le crois pas ; plutôt, le Québécois continue d'affirmer que malgré le vernis de citadin, de « cosmopolitain », il est demeuré cet *habitant*, dans le sens large du mot, qui ne se laissera pas facilement déraciner.

Montréal, le 18 septembre 1985.

« On ne s'en est pas rendu compte à l'époque, mais la révolution tranquille, vue en rétrospective, fut en fait le dernier sursaut du Québec français. Elle aurait cependant pu être le début d'un renouveau. » C'est là l'opinion exprimée dans l'éditorial d'un numéro spécial du journal *le Devoir*, publié à l'occasion du 25^e anniversaire de l'élection du gouvernement réformiste de Jean Lesage, en 1960.

Dans la vingtaine d'articles que contient le numéro spécial, on se livre à une étude approfondie de ce phénomène qui a tant marqué le Québec, il y a une génération. À la lecture de ces articles, il paraît évident que pour les différents auteurs, dont certains ont eux-mêmes participé à la révolution tranquille, le Québec s'est trouvé à une bifurcation de sa voie politique au cours des années 1960 et 1970. Il a en quelque sorte, selon eux, choisi le mauvais embranchement, ayant été victime des craintes qu'on n'a pas manqué de susciter chez lui sur les conséquences d'un mouvement d'indépendance qui avait pourtant paru longtemps inéluctable. Par la suite, l'influence combinée de l'action envahissante du gouvernement fédéral et de la baisse de la natalité a fait graduellement perdre au Québec le poids politique qui lui aurait permis, à l'époque et pendant les années qui suivirent, de s'affirmer davantage.

RENALD BÉRUBÉ
Université du Québec à Montréal

Février 1973